

# **Souterrains romanesques : science, imaginaire et anthropologie dans le *Cleveland* de Prévost et le *Lamekis* de Mouhy**

---

*Emmanuelle Sempère*  
*Université de Strasbourg*

Crébillon fustige, dans sa préface des *Égarements du cœur et de l'esprit* en 1736, les « souterrains » et les « événements extraordinaires et tragiques » qui font la matière des romans de Prévost, explicitement visé par le premier terme. En réclamant que le roman soit, « comme la Comédie, le tableau de la vie humaine » et que le romancier « y censurât les vices et les ridicules »<sup>1</sup>, Crébillon assigne au roman une fonction particulière d'éclaircissement : pour être vrai, le romancier doit ôter le vernis des apparences et dévoiler les ressorts des comportements. Le reproche de Crébillon porte cependant moins sur l'invraisemblance de l'inspiration de Prévost que sur l'objet de la curiosité du romancier. En effet, s'ils ambitionnent tous deux un dévoilement de la nature humaine, cette dernière ne procède pas, pour l'un et l'autre, du même régime de vérité. Crébillon en cherche l'essence dans la mondanité et la vie sociale, Prévost dans les profondeurs des déterminations inconscientes. Près de vingt-cinq ans plus tard, le débat n'est pas clos et Prévost semble tout particulièrement s'adresser à Crébillon lorsqu'il déclare solennellement, au début du *Monde moral* :

J'accuse les hommes de s'arrêter aux dehors, dans la maligne recherche qu'ils font des ridicules et des vices, et de ne pas pénétrer jusqu'à la source du mal, qui réside ordinairement dans le cœur<sup>2</sup>.

Et ce n'est pas non plus sans provocation que, dans ce même passage, Prévost compare sa démarche et son ambition de romancier à celles d'un Cyrano « se promen[ant] » « dans le monde lunaire », d'un « Kircher dans le monde souter-

---

<sup>1</sup> Crébillon, *Œuvres complètes*, t. II, éd. J. Sgard, Paris, Garnier, 2000, p. 69.

<sup>2</sup> Prévost, *Le Monde moral*, PUG, t. VI, p. 289.

rain », d'un « Daniel<sup>3</sup> dans le monde de Descartes » et d'un « Bekker dans le monde enchanté ». Toutes ironiques qu'elles soient, ces mentions soulignent la défiance de Prévost envers le courant philosophique de son temps comme envers les romans sociologiques de son contemporain. Elles expriment aussi l'idée que la nature est profondément une et que, par suite, on ne saurait envisager l'homme en dehors de l'immensité naturelle dont il procède. Dès lors l'écriture romanesque peut relever à la fois et sans paradoxe, d'une inspiration « naturaliste », nourrie de lectures savantes et d'observations, et d'une sensibilité à l'extraordinaire et au magique. Le motif du souterrain illustre exemplairement cette polarité : d'une part en effet, l'entreprise romanesque est une exploration souterraine, parsemée d'embûches et de difficultés, à l'issue de laquelle le romancier, en empruntant les « routes secrètes, ménagées par la nature » pourra « pénétrer dans le cœur, qui passe pour impénétrable »<sup>4</sup> avec la même rigueur et la même ténacité que les naturalistes entrent dans les « failles » de la terre pour en comprendre les « fermentations intestines<sup>5</sup> ». D'autre part ces « fermentations intestines » ne cessent de réveiller, dans l'esprit de l'homme sensible, l'idée de puissances invisibles venues de la nuit des temps. Cette tendance de l'imaginaire prévostien trouve dans la réécriture qu'en propose Mouhy dans *Lamekis*<sup>6</sup> un aboutissement remarquable : irrévérencieuse et délirante, elle porte à son comble la proposition prévostienne d'un monde souterrain archaïque et monstrueux<sup>7</sup>. La transformation du motif souterrain entre les deux romans est révélatrice non seulement de sensibilités et d'imaginaires différents mais aussi de conceptions anthropologiques spécifiques, qui touchent à la définition même de la nature, de la culture et de l'histoire.

<sup>3</sup> Auteur d'un *Voyage du monde de Descartes*, en 1690, au sujet duquel on se reportera à G. Armand, *Les Fictions à vocation scientifique de Cyrano à Diderot*, Presses universitaires de Bordeaux, Pessac, 2013, p. 469-488.

<sup>4</sup> Prévost, *op. cit.*, p. 289. J. Sgard lit métaphoriquement cette « image » du parcours du romancier, mais les pages que Prévost consacre aux théories de la terre et aux connaissances géographiques dans le *Pour et contre* invitent, nous semble-t-il, à la lire littéralement. (J. Sgard, *Vingt études sur Prévost d'Exiles*, Grenoble, ELLUG, 1995, p. 209-210).

<sup>5</sup> L'expression se trouve chez N.-A. Boullanger, dont Prévost ne pouvait avoir lu les *Anecdotes physiques de l'histoire de la nature* qui n'existaient qu'en manuscrit (éd. P. Boutin, Paris, Champion, 2006, p. 359). Pour les lectures géologiques de Prévost, voir *infra*, *La terre creuse entre mythe et science*.

<sup>6</sup> Mouhy, Charles Fieux, chevalier de, *Lamekis, ou Les voyages extraordinaires d'un Egyptien dans la terre intérieure avec la découverte de l'isle des Sylphides*, Paris, Dupuis, 1735-1738. Le roman a ensuite été repris aux tomes XX et XXI des *Voyages imaginaires* de Garnier en 1787-1788. Toutes nos références renverront à l'originale (1735-1738) numérisée sur Gallica.

<sup>7</sup> F. Dervieux : « Mouhy met en évidence la logique monstrueuse de Prévost et de son personnage, non moins monstrueux au moral que ne le sont au physique les créatures qui peuplent *Lamekis*. » (« Les trois derniers livres de *Lamekis* : un travestissement burlesque de *Cleveland* ? », *Le Chevalier de Mouhy, bagarre et bigarrure*, dir. J. Herman, K. Peeters et P. Pelckmans, Amsterdam, Rodopi, 2010, p. 194).

### Nature et vérité chez Prévost

La préface de *Cleveland* revendique non seulement un caractère de vérité mais l'exactitude géographique de la caverne de Rumney-Hole. Celle-ci serait tirée de ses souvenirs de voyage, ou plutôt de ceux de « l'auteur d'un homme de qualité » :

Je ne m'étendrai point sur la caverne de Rumney-Hole, que j'ai vue dans mon voyage d'Angleterre. La description de M. Cleveland suffit pour satisfaire la curiosité du lecteur. J'ajouterai seulement qu'on trouve dans plusieurs autres provinces de cette île de pareils jeux de la nature. Darbyshire en est remplie. Hookey-hole près de Wells, et Schedercliffs, sont des raretés en ce genre qui méritent l'attention des voyageurs<sup>8</sup>.

Si le nom de « Rumney-Hole » est fictif, les trois autres « ne sont pas fantaisistes » comme l'expliquent P. Stewart et J. Deprun<sup>9</sup>. Prévost rappelle à son lecteur la réalité de son séjour, en donnant à ses excursions dans le Devonshire vraisemblablement plus d'ampleur qu'elles n'en ont eu en réalité<sup>10</sup>. À des observations de première main se greffent des informations puisées à des sources souvent passées sous silence par Prévost<sup>11</sup> ; J. Sgard a étudié le passage et la transformation des motifs entre les romans et les comptes rendus, en soulignant leur mutuel ensemencement. Nous voudrions quant à nous insister sur la continuité des deux ensembles textuels et leur cohérence à exprimer une même conception de la nature comme épaisseur et profondeur, replis cachés et enfouis. Le tome V des *Mémoires d'un homme de qualité* et le premier livre de *Cleveland* précèdent les livraisons du *Pour et contre* qui retiennent surtout, du paysage anglais, les mines, les cavernes et les rivières encaissées.

C'est au tome VI du *Pour et contre*, en 1735, que Prévost revient à Rumney-Hole, invitant son lecteur à utiliser le roman comme guide de voyage :

Pour peu qu'on eût pris de plaisir à la lecture de *Cleveland*, on ne passerait pas sur cette route sans être tenté de visiter la Caverne de Rumney-Hole, qui n'est pas fort éloignée<sup>12</sup>.

La vraisemblance du lieu ne compte pas tant que la continuité entre l'expérience sensible du voyageur et l'invention fictionnelle. Les deux ont partie liée et se nourrissent réciproquement. L'excursion rapportée dans le récit de voyage prend

<sup>8</sup> <http://www.duke.edu/~pstewart/PrefaceCleveland.doc> (texte des éditions PUG).

<sup>9</sup> *Œuvres de Prévost, Notes*, éd. P. Stewart et J. Deprun, Grenoble, PUG, t. VIII, 1986, p. 91.

<sup>10</sup> Prévost évoque un voyage long « de neuf mois » mais après enquête, J. Sgard considère qu'il n'a pas pu excéder l'été 1729 (*Vie de Prévost*, Presses université Laval, 2006, « L'île heureuse », p. 90-91)

<sup>11</sup> Voir J. Sgard, *Le Pour et contre : introduction, tables et index*, Paris, Nizet, 1969, p. 52.

<sup>12</sup> Prévost, *Le Pour et contre*, LXXXVI, t. VI, 1735, p. 245, puis p. 249 et 253.

ainsi l'allure d'une initiation : « une course de plusieurs milles » conduit, par un chemin « difficile », aux cataractes de Lidford. La rivière se rétrécit et s'enfonce jusqu'à former, bouillonnant d'écume, un « affreux abime » qui saisit le voyageur par le spectacle d'« une obscurité qui épouvante ». La passion de Prévost pour les voyages n'alimente aucun souci d'exactitude géographique, et J. Sgard souligne l'écart de cette description « extraordinaire » avec la réalité des lieux<sup>13</sup>. L'invention transforme, mais il n'est pas dit qu'elle « dénature » : Prévost insiste dans ce passage, et le thème revient à plusieurs reprises dans le *Pour et contre*, sur la beauté sauvage d'une région familière mais méconnue aussi bien des voyageurs et des naturalistes que des habitants eux-mêmes. L'étrangeté du proche, qu'elle relève du « singulier » ou de l'« extraordinaire » qui « surpass[e] l'ordre de la nature<sup>14</sup> », constitue sans doute l'un des fils directeurs les plus importants du *Pour et contre* par-delà la variété des sujets et les vicissitudes mêmes de la composition des numéros : Prévost ne prétend en effet à aucune espèce d'exhaustivité dans le dépouillement de ce qui se publie et ne propose pas non plus de critères de choix autres que le fait d'être « digne d'être rapporté ». Aussi, les comptes rendus des travaux, théories et missions scientifiques balaient la plupart des domaines de la curiosité savante des lettrés du temps (astronomie, géographie, chimie, histoire naturelle, mathématiques, physique, etc.) sans jamais prendre une place prépondérante. Quelque précis que puisse être Prévost dans certains de ces comptes rendus, seule compte la capacité du phénomène, de l'objet ou du caractère à provoquer un effet d'étonnement du lecteur tout en restant dans les bornes de la plus « exacte » vérité. Prévost traque le « merveilleux », dans les anecdotes comme dans les relations les plus sérieuses, et montre constamment comment une meilleure connaissance de la nature (de la nature physique, de la morale et de l'histoire) dissipe les préjugés, démystifie le surnaturel et rend à la nature le privilège de nous étonner. Un numéro comme celui qu'il consacre à la distribution des fossiles<sup>15</sup> est, dans sa disparate, exemplaire de son approche à la fois critique et inspirée des « jeux de la nature » : de part et d'autre du compte rendu scientifique (l'« habile Anglais » dont il est question est probablement John Woodward), se trouvent d'une part, la réfutation par ce savant de l'erreur commise par Tournefort décrivant la grotte d'Antiparos dans sa *Relation du Levant* et d'autre part, une « aventure intéressante arrivée dans les Mines de Suède » prétendument tirée du même ouvrage et que son dynamisme fictionnel fit insérer aux *Contes singuliers* en 1764<sup>16</sup>. Cette bigarrure des sujets et des régimes textuels, caractéristique de la poétique du *Pour et contre*, est au service du rationalisme de Prévost dans la mesure où elle conduit à « naturaliser » l'étrange qui est au cœur de son expérience du monde. L'observation précise et « exacte » de la nature invalide les interprétations par le

<sup>13</sup> J. Sgard, *Vie de Prévost, op. cit.*, p. 92-93.

<sup>14</sup> Kris Peeters, « Une poétique de l'extraordinaire », dans *Prévost et le récit bref*, dir. J. Herman et P. Pelckmans, CRIN, 46, 2006, p. 41.

<sup>15</sup> Prévost, *Le Pour et contre*, CVIII, t. VIII, 1736, p. 49-72.

<sup>16</sup> Prévost, *Contes singuliers tirés du Pour et contre*, éd. J. Sgard, Paris, Garnier, 2010. Voir l'histoire des éditions, p. 49 et 54. Le récit en question est le 42<sup>e</sup> des 70 récits retenus par J. Sgard.

surnaturel, le miracle ou le merveilleux et permet de rapporter l'étrangeté des phénomènes à celle de la nature elle-même.

### La terre creuse entre mythe et science

La place accordée par Prévost aux phénomènes géologiques dans les comptes rendus scientifiques ne semble pas significative ; l'est en revanche le choix qu'il opère dans ce domaine, puisqu'entre tous les travaux disponibles sur la terre et les sols, il rend essentiellement compte de ceux qui privilégient l'observation et l'idée d'une temporalité des phénomènes (en particulier à travers la question des fossiles). De là son intérêt pour les théories de la terre, en particulier celle de Woodward qu'il cite à plusieurs reprises et qu'il semble assez bien connaître. La notion même de « théorie de la terre » marque une étape essentielle dans l'histoire des sciences mais aussi des mentalités, puisqu'elle articule l'observation physique et le questionnement historique<sup>17</sup>.

Prévost annonce la traduction de l'ouvrage majeur de Woodward, *An Essay toward a Natural History of the Earth* juste avant sa parution, en décembre 1734<sup>18</sup>. Il s'enthousiasme pour le « système » du médecin et naturaliste anglais qui explique « merveilleusement » les phénomènes naturels : diluvianiste, Woodward intègre le dogme du déluge à son système cosmologique<sup>19</sup> et combine, pour expliquer les événements terrestres (comme les tremblements de terre) et la nature des sols (faits de strates sédimentaires), le phénomène du déluge et le rôle des « vapeurs » montant du « grand Abîme » qu'il suppose être au centre de la terre. Sans entrer dans le détail scientifique de la théorie de Woodward, Prévost retient cet axiome très parlant, selon lequel « tous les changements qui arrivent sur la terre (...) se règlent sur ceux qui se font dans le monde souterrain ». Si l'on pouvait « lire » le souterrain comme un livre, on embrasserait l'histoire des hommes et de la terre d'un même regard, on comprendrait le mécanisme et l'enchaînement des événements qui ont laissé en eux leurs traces.

Le terrain d'étude de Woodward, qui parcourut le sud-est de l'Angleterre et fouilla les « entrailles » de la terre en « observateur infatigable »<sup>20</sup>, n'est sans doute pas étranger à l'intérêt de Prévost, qui se plaint à plusieurs reprises de l'imprécision et de la brièveté des descriptions disponibles. Les voyageurs anglais eux-

<sup>17</sup> Voir à ce propos la synthèse de J. Roger, « La théorie de la terre au XVII<sup>e</sup> siècle », *Revue d'histoire des sciences*, 26, n°1, 1973, p. 25 : « Si l'on veut tenter de définir la théorie de la terre par ses traits les plus distinctifs, on dira que c'est un système qui cherche à donner une explication historique et physique de la structure intérieure et du relief superficiel du globe terrestre pris dans l'ensemble de sa masse et de son histoire. »

<sup>18</sup> Prévost, *Le Pour et contre*, LXX, t. V., 1734, p. 218-225.

<sup>19</sup> Voir M.-S. Seguin, *Science et religion dans la pensée française du XVIII<sup>e</sup> siècle : le mythe du déluge universel*, Paris, Champion, 2001, p. 74-81.

<sup>20</sup> F. Ellenberger (article « Géologie », *Encyclopédia Universalis*). Buffon, en dépit des critiques très dures qu'il lui adresse dans son « Histoire et théorie de la terre » (*Histoire naturelle*, t. I, 1749) lui reconnaît de grandes qualités d'observateur.

mêmes « ignorent », écrit-il, « qu'il y ait dans le sein de leur Patrie une infinité de choses qui méritent leur attention » et même ceux qui s'y appliquent, comme Cambden, les traitent « superficiellement »<sup>21</sup>. Quant à La Mottraye, dont J. Sgard suppose que Prévost a lu la relation en manuscrit<sup>22</sup>, il donne effectivement de ces lieux une description assez plate. Les détails géologiques et les évocations puissantes, pour ne pas dire visionnaires, des grandes catastrophes qui ont fait l'histoire du globe selon Woodward, sont ainsi venues compléter les lectures de Prévost et alimenter son imaginaire. Cependant, l'écriture de Prévost est plus naturaliste que proprement « visionnaire<sup>23</sup> », au sens où s'y exprime, en même temps que des fantasmes plus personnels, une conception suivant laquelle tous les phénomènes procèdent de mouvements profonds et cachés, d'une puissance insoupçonnée. La violence de la rivière décrite par Prévost s'accorde parfaitement aux représentations neptunistes et diluvianistes, ainsi qu'aux termes mêmes de Woodward qui, considérant que l'eau des fontaines et des rivières ne peut venir des pluies, en voit la source dans « l'abyme de ce grand magasin souterrain » sous l'effet de la « chaleur presque uniforme et constante répandue dans tous les corps de la terre, et principalement dans ses entrailles »<sup>24</sup>. Le souffle épique n'est pas lié ici au caractère surnaturel du déluge, auquel J. Woodward accorde un crédit inentamé, mais à la puissance de la nature même.

Dans une perspective rationaliste, Prévost exploite chaque détail physique pour faire reculer le recours au surnaturel. Reprenant la même démonstration que celle de Woodward envers les prétendues merveilles des pétrifications fossiles, il corrige la description enthousiaste que La Colonie fait des mines de Hongrie dans ses *Mémoires*<sup>25</sup>. S'« il y a souvent de quoi étonner », écrit Prévost, dans ces mines, il ne suffit pas de « fai[re] profession de ne rapporter que ce qu'[on] a vu »<sup>26</sup>, il faut encore apprendre à voir :

Ces jeux de la Nature méritent en effet d'autant plus d'attention qu'ils peuvent servir à dévoiler quantité d'opérations extraordinaires dont l'art et l'industrie n'abusent que trop souvent pour surprendre la crédulité du public. Si l'on avait mieux connu la Source de Hongrie, et de quelle manière les *parties vitrioliques* dont elle est imprégnée prennent peu à peu la place des parties du fer, qui s'altèrent et se séparent par la rouille, on aurait eu moins d'admiration pour le

<sup>21</sup> Prévost, *Le Pour et contre*, LXXXVI, 1735, p. 242.

<sup>22</sup> J. Sgard, *Vie de Prévost, op. cit.*, p. 92. Il s'agit du tome 3 des *Voyages en anglais et en français*, qui paraîtra à La Haye en 1732.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 95.

<sup>24</sup> John Woodward, *Géographie physique ou essai sur l'histoire naturelle de la terre*, traduit de l'anglais par M. Noguez, Briasson, Paris, 1735, p. 72.

<sup>25</sup> *Mémoires de Monsieur de La Colonie, maréchal de camp des armées de l'électeur de Bavière: contenant les évènements de la guerre, depuis le siège de Namur en 1692, jusqu'à la bataille de Bellegrade en 1717: avec les aventures et les combats particuliers de l'auteur*, Bruxelles, « Aux dépens de la Compagnie », 1737. Prévost recopie le détail de la page 364 de cet ouvrage, en modifiant (par confusion avec le texte de Gautier ?) le nom de Creminitz en Schemnitz.

<sup>26</sup> Prévost, *Pour et contre*, CXLV, vol. 10, 1736, p. 234.

secret de M. de Salvagnac, et par conséquent moins de facilité à se laisser surprendre par de fausses espérances<sup>27</sup>.

La perspective scientifique des naturalistes, les intérêts économiques, le progrès des techniques accélèrent les recherches et permettent progressivement de dégager la science géologique des conceptions cosmologiques et alchimiques. Mais la composition et la structure de la terre restant particulièrement mal connues, le discours savant reste imprégné par les visions anciennes, transformées et paradoxalement réactivées par les observations ; les physiciens de la fin du XVII<sup>e</sup> et du début du XVIII<sup>e</sup> siècle considèrent majoritairement que la terre est « creuse<sup>28</sup> ». Mais cette « terre profonde » n'est plus, comme chez Aristote, « le lieu du repos<sup>29</sup> » et de l'immuable. La question de « l'origine » de la terre passe au second plan derrière les enquêtes et conjectures sur les événements qui lui ont donné sa forme actuelle. Cette inscription dans le temps (un temps long qui s'accorde mal avec le temps court de la Genèse et du mythe du Déluge) modifie profondément le sens du questionnement géologique : si la nature, comme la culture, a une « histoire », l'exploration de l'intérieur de la terre pourra en exhumer les « vestiges » et les « traces ». Mais l'entreprise est ardue, comme l'explique Buffon en 1749 :

[N]ous ne pouvons pénétrer que dans l'écorce de la terre, et les plus grandes cavités, les mines les plus profondes ne descendent pas à la huit-millième partie de son diamètre ; nous ne pouvons donc juger que de la couche extérieure et presque superficielle, l'intérieur de la masse nous est entièrement inconnu (...) <sup>30</sup>.

Un détail incite encore à supposer les lectures géologiques de Prévost plus importantes qu'il n'y paraît : La Colonie évoque les mines de Creminitz et non de Schemnitz. L'erreur de Prévost provient peut-être de l'ouvrage d'Henri Gautier, ingénieur des mines, qui compile toutes sortes d'observations et d'essais théoriques dans sa *Bibliothèque des philosophes*, et qui évoque les étonnantes exhalaisons de chaleur de cette autre mine de Hongrie, encore plus célèbre et importante que celle

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 235. Sur ce verbe « dévoiler » et ses enjeux, voir C. Martin, « La nature dévoilée (de Fontenelle à Rousseau) », *Dix-huitième siècle*, n°45, 2013, p. 79-95. Le fameux « secret de M. de Salvagnac » (à savoir la transmutation totale du fer en cuivre rouge) fut moqué dans une « Chanson sur la transmutation du cuivre » en 1728. Voir le texte reproduit sur le site « satires18 » par les bons soins d'H. Duranton, à l'adresse <https://satires18.univ-st-etienne.fr/texte/calotte-chanson-brevet-dalchimiste-pour-le-seigneur-claude-de-dedain/chanson-sur-la-transmutat>

<sup>28</sup> R. Halleux, « La littérature géologique de 1500 à 1660 dans son contexte européen », *Revue d'Histoire des sciences*, 35, n°2, 1982, p. 118 : « « le globe terrestre est, pour les physiciens du XVII<sup>e</sup> siècle, parcouru d'innombrables conduits et creux. »

<sup>29</sup> J. Roger, *art. cité*, p. 26.

<sup>30</sup> Buffon, « Histoire et théorie de la terre », *Second discours*, dans *Œuvres*, éd. S. Schmitt, Pléiade, Paris, Gallimard, 2007, p. 70. Le chiffre est emprunté à R. Boyle (qui parle de « semi-diamètre » : voir note p. 1410).

de Creminitz<sup>31</sup>. Or Henri Gautier est particulièrement intéressant pour comprendre ce mélange d'observations de terrain et de « conjectures » hasardées. Les cavités de la terre intérieure lui permettent d'expliquer les « trembleterres » par des « effondrements » des sols mais aussi d'imaginer des galeries marines souterraines, par lesquelles passeraient des vaisseaux ou des animaux<sup>32</sup>. Chez lui comme chez Woodward se vérifie une constante du discours naturaliste de l'époque, qui use de termes s'appliquant également au moral, comme les « émotions », ou qui utilise des analogies animales lexicalisées, comme « le sein de la terre » ou « les entrailles », et qui gomme ainsi la frontière, fragile et ténue, entre les règnes du vivant et de l'inerte. L'effet produit par ces emplois sur un lecteur moderne est sans doute bien différent de celui qu'il produisait sur les lecteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle : ce n'est que progressivement que le discours scientifique, en se spécialisant, écartera ces lexèmes dont l'acception morale prendra le pas sur le sens concret. Reste qu'il ne s'agit pas de métaphore mais de sens propre, impliquant un lien entre les événements matériels et les mouvements de la sensibilité, qu'il s'agisse d'une corrélation ou d'une identité de nature. Ainsi, quand Prévost évoque les replis et les grottes, ne met-il pas seulement en œuvre un imaginaire du caché, de l'obscur, du souterrain, il confie au roman la tâche d'explorer ce monde naturel qui conserve les traces de son histoire et s'exprime à travers elles.

---

<sup>31</sup> Henri Gautier, « La Bibliothèque des philosophes et des savants tant anciens que modernes, avec les merveilles de la nature, où l'on voit leurs opinions sur toute sorte de matières physiques comme aussi tous les systèmes qu'ils ont pu imaginer jusqu'à présent sur l'univers et leurs plus belles sentences sur la morale, et enfin les nouvelles découvertes que les astronomes ont faites dans les cieux », Paris, Cailleau, 1723, t. 1, p. 295.

<sup>32</sup> H. Gautier, « Nouvelles conjectures sur le globe de la terre », dans *La Bibliothèque des philosophes*, t. II, 1723, p. 513-515. On pourra évoquer également les nombreuses mentions de l'Atlantide comme citée enfouie : le physicien Hartsoecker accorde toute sa confiance au récit platonicien et l'appuie d'un raisonnement scientifique (*Éclaircissements sur les conjectures physiques*, Paris, Humbert, 1710, p. 84). Sur H. Gautier, voir François Ellenberger, *A l'aube de la géologie moderne : Henri Gautier (1660-1737)*, Paris, Muséum national d'Histoire naturelle, s. d. (« Histoire et Nature », n°7, 1975, et 9-10, 1976-1977).



### Anthropologie et histoire : le désordre du monde

En 1731 les quatre premiers tomes de *Cleveland* font grand bruit. À cette date Mouhy ne fait qu'entamer une « aventure littéraire parisienne<sup>33</sup> » qui restera assez obscure tandis que la stature de Prévost est déjà tout autre : J. Sgard explique que depuis *Manon* tout particulièrement, Prévost est « à la mode », exerçant « sur le public parisien ce mélange de fascination et de réprobation qui tient à sa légende personnelle comme à ses romans »<sup>34</sup>. Mouhy fut l'un de ces lecteurs passionnés<sup>35</sup>. Mais nous avons aussi des raisons de penser que lorsque Prévost reprend *Cleveland* en 1738, il a lu les quatre premières parties de *Lamekis* déjà parues à cette date<sup>36</sup>. La réécriture de Mouhy dans *Lamekis* porte sur les premiers livres et s'appuie principalement sur le motif du refuge souterrain. Mouhy retient, en les transformant, les éléments qui motivent l'invention du souterrain dans l'économie narrative : la violence exercée par le tyran (la violence de la reine Sémiramis pousse la famille de Lamekis, celle de Motacoa et l'ancien ministre Lodaï, à trouver refuge dans les souterrains, comme l'ont fait la mère de Cleveland et Axminster poursuivis par Cromwell), le thème de « l'enfant de la terre<sup>37</sup> » (Lamekis, comme Cleveland, vit caché dans le souterrain pendant ses premières années de vie) et enfin le motif de la quête spirituelle (quête religieuse et mystique chez Mouhy, philosophique et morale chez Prévost).

Les exactions de la reine Sémiramis en Egypte reprennent, sur le mode du mythe, le tableau que brosse Prévost de l'Angleterre de Cromwell. Les deux figures, entre histoire et légende, placent d'emblée les personnages dans un monde décentré, dominé par la violence – violence du pouvoir politique, violence des passions, violence des éléments – et confèrent aux souterrains une fonction protectrice. Mais les souterrains de Mouhy se peuplent de créatures étranges et se couvrent d'inscriptions ésotériques très éloignées du cadre référentiel historique qui est celui de *Cleveland*. Ce n'est pas là seulement une différence commandée par le goût de Mouhy pour le « bizarre<sup>38</sup> », puisqu'aussi bien Mouhy s'adonna aussi au roman-mémoires, mais l'expression d'une conception spécifique de l'Histoire, qu'un détour par l'hypotexte avoué de *Lamekis* permet de mieux comprendre. En effet, le sous-titre du roman de Mouhy renvoie au roman

<sup>33</sup> A. Rivara, « Un écrivain caméléon, chevalier inexistant ou figure d'« auteur » hardie ? Lecture et création chez le chevalier de Mouhy », *Le Chevalier de Mouhy, bagarre et bigarrure*, op. cit., p. 10.

<sup>34</sup> J. Sgard, *Vie de Prévost*, op. cit., p. 134.

<sup>35</sup> Dans le registre du roman-mémoires, et toujours en relation avec *Cleveland*, voir les *Mémoires posthumes du comte de B. avant son retour à Dieu, fondé sur l'expérience des vanités humaines*, 1735. Sur ce rapprochement, voir E. Sempère, « "Je tombai malade" : dispositifs romanesques et questionnement éthique dans le roman-mémoires au 18<sup>e</sup> siècle », *Dix-Huitième siècle*, 47, 2015, p. 252.

<sup>36</sup> Voir F. Dervieux, art. cité, p. 181-196.

<sup>37</sup> Prévost, *Cleveland*, éd. J. Sgard et P. Stewart, Paris, Desjonquères, 2003, p. 75.

<sup>38</sup> Y. Giraud, « Monstres et merveilles au centre de la terre : les fantasmes fantastiques du chevalier de Mouhy », *Studi di Letteratura francese*, 13, 1987, p. 47.

didactique de l'abbé Terrasson paru la même année que les quatre premiers tomes de *Cleveland, Sethos*<sup>39</sup>. L'auteur y développe les « mystères » de l'ancienne Égypte au travers du parcours édifiant d'un héros imaginaire qui, gagné au monothéisme, rétablit l'ordre politique d'un royaume en pleine décadence. Décadence plus que désordre : les intrigues de la séduisante Daluca, au début du roman de Terrasson, sont sans commune mesure avec la violence des passions et la cruauté des décisions de Sémiramis. Telle est la fonction de l'érudition de Terrasson, de produire un effet téléologique rationalisant, tandis que l'information de seconde main de Mouhy multiplie les inférences et décuple les interprétations<sup>40</sup>. L'exubérance des souterrains labyrinthiques de *Lamekis* tranche sur la sobriété, voire la platitude, des souterrains de *Sethos* dont la froide architecture, très organisée, exprime le haut degré d'élaboration de la civilisation égyptienne selon l'abbé Terrasson. À tous les étages de la terre intérieure, même les plus « superficiels », Mouhy place des « vestiges » d'empires et de cultes balayés par le temps. Les souterrains se « lisent », et ce qu'on y trouve marqué chez Mouhy reprend, en le déplaçant du côté de l'histoire des civilisations, ce que Prévost associe à la « profondeur infinie<sup>41</sup> » des jugements de la providence et aux « tristes monuments<sup>42</sup> » des destinées malheureuses.

Une relation matricielle et symbolique unit ainsi les souterrains aux structures profondes des romans. Fondamentalement, chez Prévost et Mouhy, les souterrains ont partie liée à la « monstruosité » et leur étude permet d'identifier, chez les deux romanciers, des conceptions différentes de la nature. Pour le vérifier, il suffit d'observer la façon dont Mouhy reprend et transforme le motif de la rencontre souterraine. Mouhy semble avoir parfaitement eu conscience de la bizarrerie de la formule employée par Cleveland qui, au moment où il croit devoir mourir dans les profondeurs du souterrain, « v[oi]t un homme, une créature semblable à [lui]<sup>43</sup> ». Le terme de « créature » produit un effet d'étrangeté qui trouve une sorte de confirmation dans la réaction de crainte d'Axminster, qui ne sait s'il voit « un voleur, ou (...) quelque habitant monstrueux du sein de la terre<sup>44</sup> ». E. Leborgne a

<sup>39</sup> Jean Terrasson, *Sethos, histoire ou vie tirée des monuments anecdotes de l'ancienne Égypte, traduite d'un manuscrit grec*, Paris, Jacques Guérin, 1731.

<sup>40</sup> Mouhy adopte une tout autre attitude que celle de Terrasson face à l'érudition. Mais les notes de Mouhy ne sont pas toutes fantaisistes ou délirantes, comme on le croit parfois. Il semble qu'il choisisse, dans les données disponibles, celles qui sont le plus susceptibles de nourrir son propos accumulatif. Telle est par exemple la référence à la figure d'Harpokratès, figure mixte déjà dans le culte égyptien et source d'interprétations divergentes depuis l'antiquité, dont une statue se trouvait bien dans le temple. Sur la configuration du temple de Sérapis à Alexandrie, voir Alan Rowe, *The Discovery of the Famous Temple and Enclosure of Serapis at Alexandria*, Institut Français d'archéologie orientale, Le Caire, 1946.

<sup>41</sup> *Cleveland*, p. 74.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 97.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>44</sup> *Ibid.*

analysé la « monstruosité » de Cleveland pour lui-même et pour les autres<sup>45</sup> en soulignant l'articulation symbolique entre la bâtardise et l'enfance dans les souterrains. La monstruosité est une menace intérieure, elle est constitutive de l'humanité. À l'inverse, Mouhy, en donnant à la monstruosité toute l'extension que l'on sait<sup>46</sup>, en renverse le paradigme pour la situer à l'extérieur de l'humanité, dans une altérité transcendant les différences de « surface » – la couleur bleue des Abdalles ne suscite aucun étonnement et n'affecte pas leur qualité d'hommes – comme en témoigne l'impressionnant portrait de l'homme-ver rencontré par Motacoa :

Un homme (l'appellerai-je de ce nom ?) s'avance vers moi. Il avait la tête, les bras, la poitrine comme les humains ; mais le reste du corps ressemblait à un ver de terre, excepté qu'il était de la grosseur de celui dont Falbao avait triomphé<sup>47</sup>. Il était d'une grandeur énorme, et l'extrémité de son corps le faisait marcher par ses replis ; tantôt il se trainait avec ses mains, et tantôt il se dressait. Son nez était extrêmement gros et épaté, et finissait par une pointe qui allait recouvrir sa lèvre supérieure. Ses yeux étaient ronds et petits, et ils étaient environnés d'un sourcil épais qui tournait à l'entour. La couleur de ce visage effroyable était d'un rouge marbré, et sa barbe, ses cheveux, et le poil dont il était couvert se confondaient ensemble<sup>48</sup>.

Pourtant, les hommes-vers, comme tout peuple humain, vivent en société, une société fondée sur une religion établie et un gouvernement ; leurs superstitions (ils prennent Falbao pour un Basilic) et leurs violences institutionnalisées (c'est au nom de leur conception de « l'humanité » qu'ils entreprennent d'asservir et de démembrer – c'est un leitmotiv – les personnages) les inscrivent dans la vaste histoire de la « barbarie ». Ces créatures hybrides incarnent la monstruosité de l'humain : le concept « d'homme » n'a peut-être plus de sens dans un monde où la succession des cultures et des croyances a fait perdre tout contenu au concept de « nature ». L'histoire de la terre serait, depuis ses origines, une histoire du désordre.

<sup>45</sup> Exemples nombreux, parmi lesquels le portrait que fait de lui la princesse (« je serai bien aise de voir quelquefois auprès de moi une espèce de monstre comme vous ») (*Cleveland*, p. 525) et surtout bien sûr ses comportements en matière amoureuse, que ce soit envers Fanny, Cécile ou Mme Lallin. Voir E. Leborgne, *Figures de l'imaginaire dans le Cleveland de Prévost*, Paris, Desjonquères, 2006, p. 65.

<sup>46</sup> V. Y. Giraud, art. cité, et M. Brunet, *L'appel du monstrueux. Pensées et poétiques du désordre en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Louvain, Peeters, 2008, « Vers l'illisible : le cas du chevalier de Mouhy », p. 113-120.

<sup>47</sup> Falbao, chien merveilleux de très haute taille, compagnon de Motacoa et de sa femme qui ont recueilli le héros dans le souterrain.

<sup>48</sup> *Lamekis*, t. I, 1735, p. 162-163.

### À l'origine du désordre

À l'origine de cette histoire de la barbarie, on trouve, à l'ouverture de *Lamekis*, un déluge<sup>49</sup> détaché de toute dimension transcendante comme de toute explication scientifique : l'inondation punitive et destructrice n'est pas le geste sublime d'un Dieu, mais la vengeance de la reine Sémiramis qui détourne le cours du Nil pour noyer tous les habitants réfugiés dans les galeries du temple. Le nom même du héros éponyme du roman de Mouhy pourrait bien renvoyer au personnage antédiluvien « Lamech », faisant ainsi du roman, sur le mode ludique, un commentaire des récits bibliques et des gloses historiques. La destruction du temple de Sérapis par les Chrétiens est d'ailleurs un choix hautement signifiant par sa portée critique, à rebours des versions officielles : on rappellera que Fleury dans son *Histoire ecclésiastique* décrit longuement les galeries du temple de Sérapis et les « artifices » dont s'y rendirent coupables les prêtres des « faux dieux »<sup>50</sup>. L'érudition fabriquée de *Lamekis* exprime le discrédit dans lequel Mouhy tient les savoirs et les systèmes culturels qui prétendent détenir une vérité spirituelle.

Le sacré, chez Mouhy, est fondamentalement document de l'histoire des hommes : les inscriptions des catacombes dans lesquelles les prêtres du culte de Sérapis protègent leur peuple de la cruauté de Sémiramis, invitent au déchiffrement – par les personnages, les lecteurs, l'auteur lui-même. Motacoa raconte à Lamekis comment il a eu accès, grâce au chien fabuleux « Falbao », aux merveilles des souterrains du royaume des Amphicléocles :

[C]es différentes productions de ce monde intérieur étaient placées de façon qu'elles formaient des espèces de bas-reliefs, qui représentaient des hommes et des femmes, dont les attitudes semblaient former un corps d'histoire<sup>51</sup>.

Ce parcours scriptural conduit Motacoa jusqu'à un « mausolée », un « tombeau » dont les figures lui font supposer « que ce monde avait deux espèces d'hommes<sup>52</sup> ». Puis vient le tour de l'auteur, qui, parvenu à une « lacune » du manuscrit, découvre dans les fossés du faubourg saint Antoine, à Paris, « plusieurs tombeaux et des vestiges perpétuels de la barbarie et de l'inhumanité des anciens prêtres du paganisme<sup>53</sup> ». « De Mouhy » partage ainsi la désillusion des personnages de la fiction envers toute forme de révélation<sup>54</sup> et cette démonstration de

<sup>49</sup> Voir M.-S. Seguin, *op. cit.*, ainsi que son article « L'imaginaire diluvien dans les sciences de la terre au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Dix-huitième siècle*, n°37, 2005, p. 383-404.

<sup>50</sup> Fleury, *Histoire ecclésiastique*, vol. IV, livre XIX, Bruxelles, Eugène Henry Fricx, 1725, p. 595 *sq.* (les prêtres y font entendre de fausses voix et y entraînent des femmes pour abuser d'elles au nom de Saturne).

<sup>51</sup> *Lamekis*, t. 2, 1736, p. 66.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>53</sup> *Lamekis*, t. 5, 1738, p. 45. Sur cette métalepse, voir M. Bokobza-Kahan, « Intrusions d'auteur et ingérences de personnages : la métalepse dans les romans de Bordelon et de Mouhy », *Eighteenth-century Fiction*, 16, n°4, 2004, p. 639-654.

<sup>54</sup> Voir Y. Citton, « Inspiration et renoncement dans *Lamekis* », *Le Chevalier de Mouhy, bagarre et bigarrure*, *op. cit.*, p. 153-168.

l'insuffisance de la religion, de la philosophie, de l'ascèse n'est pas sans évoquer les très ambivalents résultats de la quête de sagesse de Cleveland<sup>55</sup>.

Les trois grands épisodes utopiques de *Cleveland* illustrent une désillusion fondamentale dont l'exploration de la caverne peut apparaître comme le prélude : après ce « rite d'entrée<sup>56</sup> » accompli sous le signe du deuil, l'aspiration utopique se heurtera dans le roman à la mélancolie et à l'échec, qu'il s'agisse de l'intention civilisatrice de Cleveland envers les Abaquis, du projet collectif des Rochellois qui ne laisse plus de place aux aspirations individuelles ou encore, et plus généralement, de l'incapacité de la nature humaine à s'améliorer (les Nopandes)<sup>57</sup>. Mouhy ne semble pas plus optimiste que Prévost quant au bonheur utopique, qu'il associe pour sa part à la mystification des initiations mystiques. Plus encore que Terrasson, l'initiation refusée de Lamekis semble viser le chevalier de Ramsay, dont les *Voyages de Cyrus* (1727) présentent « l'observation des merveilles cachées dans les entrailles de la terre<sup>58</sup> » à la fois comme un outil d'investigation savante et une méthode ésotérique visant à déceler les mécanismes du « fluide intérieur ». Comme pour rendre plus convaincante sa critique des sciences occultes en tant que voies d'initiation, Mouhy convoque un paradigme alchimique pris au second degré pour décrire le puits d'Houzaïl, dans lequel la terrible jalousie du roi plonge Motacoa avec sa mère. Parcours terrifiant que celui-ci, passant au milieu des « corps des malheureux qui y avaient été précipités<sup>59</sup> », mais à valeur initiatique, puisqu'il conduit à une nature luxuriante. La description reprend les topoï de l'utopie tout en exploitant le motif minéralogique, avec ce « torrent qui avait l'air d'argent massif » (Mouhy précise en note : « vif argent », autrement dit, il s'agit de mercure). Les prodiges et les merveilles de ce lieu souterrain sont innombrables. Comme chez Prévost, le souterrain pourvoit aux besoins, aussi bien matériels que spirituels, des exilés et Mouhy multiplie les détails fabuleux tels ces arbres où nichent des poules merveilleuses et qui portent des fruits désaltérants et nourrissants. Lodaï incarne une forme d'euphorie du savoir :

Depuis mon séjour dans ces lieux, je ne me suis pas ennuyé un moment : mes livres sont les merveilles et la connaissance de cette terre intérieure ; et quand je vivrais quatre âges d'homme, je trouverais encore tous les jours des choses nouvelles.<sup>60</sup>

<sup>55</sup> Voir E. Leborgne, *Figures de l'imaginaire dans le Cleveland de Prévost*, op. cit., ch. 2, « De l'usage de la philosophie », p. 65-102 (« Prévost engage une réflexion critique sur les types de savoir et sur l'origine des connaissances », p. 102)

<sup>56</sup> J.-M. Racault, *Nulle part et ses environs. Voyage aux confins de l'utopie*, Paris, PUPS, 2003, p. 162.

<sup>57</sup> Voir à ce propos, P. Berthiaume, « Abaquis et Nopandes, ou l'Herméneutique inversée du *Philosophe anglais* de Prévost », *Tangence*, n°72, 2003, p. 93-107 et J.-M. Racault, « Les parcours utopiques de *Cleveland* ou l'utopie désenchantée », *L'utopie narrative en France et en Angleterre 1675-1761*, SVEC, n° 280, 1991, p. 601-659.

<sup>58</sup> Chevalier Andrew Michael Ramsay, *Les Voyages de Cyrus, avec un Discours sur la mythologie*, éd. G. Lamoine, Paris, Champion, 2002, p. 70.

<sup>59</sup> *Lamekis*, t. 1, 1735, p. 109.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 128-129.

Dans ce souterrain, et dans le « cabinet » où il en étudie les « raretés », Lodaï transmet à Motacoa « une Philosophie naturelle, qui n'était point hérissée de mots, mais de choses aisées à tomber sous les sens ». Mais le merveilleux, continûment amplifié dans ces quelques pages, est brutalement sapé par la note appelée par la « veine mobile » où Motacoa découvre « une liqueur (...) épaisse, et sa couleur était d'or » : « Il paraît que l'auteur veut parler de la production de l'or<sup>61</sup> ». On opposera, à ce désaveu brutal, la fluidité poétique de l'imaginaire prévostien sur ce même motif de l'eau épaisse : Cleveland, qui a vécu la sortie du souterrain comme un arrachement, manque d'être « enseveli » par la mer déchaînée au début du second livre. Cette mer est évoquée en termes non seulement minéraux mais telluriques : c'est une « montagne d'eau qui roul[e] », une eau « épaisse » et « mêlée de sable »<sup>62</sup>. C'est aussi, pourtant, à l'instar des veines liquides des alchimistes et des mineurs, une eau nourricière, qui dissout la feinte froideur à laquelle Cleveland s'était contraint envers Fanny : la tempête a permis qu'une « longue corde » désormais les unisse. Comme dans les livraisons du *Pour et contre*, la perspective rationaliste adoptée envers les phénomènes mystérieux, si abondants dans les romans de Prévost, laisse à la suggestion de surnaturel toute sa puissance affective – on se souviendra, par exemple, de l'expérience étonnante de Renoncour à Tusculum<sup>63</sup>. Le naturalisme de Prévost permet de préserver jusqu'au bout le caractère extraordinaire du phénomène et sa puissance évocatoire.

Il n'est d'ailleurs pas impossible que Prévost réponde à Mouhy lorsqu'il reprend son roman en 1738-1739, et tout particulièrement lorsqu'il prolonge dans le tome VII le portrait des abominables Rouintons. On trouve en effet dans le récit de Mme Riding un trait – rapporté à « quelque ancienne lecture<sup>64</sup> » – très proche de l'un des épisodes du premier tome de *Lamekis*, celui du sang donné à boire. Mouhy prête à la nourrice de la fille de Lamekis (père) une violence anthropophage spectaculaire : pressée par la faim, elle se jette sur l'enfant pour la manger et, arrêtée par le jeune Lamekis, elle lui arrache « un morceau de chair de la main » qu'elle « dévor[e] comme une furie »<sup>65</sup>. Mais de cette plaie coule un sang qui sauve l'enfant affamé. Les lecteurs de Prévost auront reconnu l'idée qui sauve la jeune Cécile de la faim : Prévost dissocie le motif du sang de celui de l'anthropophagie auquel il fait changer de camp, selon un « vraisemblable » culturel parfaitement normalisé pour les lecteurs de l'époque. Ce faisant, il restitue au motif une charge symbolique positive qui fait signe d'une tout autre manière que chez Mouhy vers les sciences occultes : c'est avec amour et humanité que Mme Riding, à la « clarté de la lune » prépare cette « étrange liqueur » où l'eau « tempèr[e] » le sang. De même, Prévost

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 133.

<sup>62</sup> *Cleveland*, p. 118-119.

<sup>63</sup> *Mémoires d'un homme de qualité*, éd. J. Sgard, Paris, Desjonquères, 1995, p. 193-196 : Renoncour en remuant la cendre au pied d'un monument funéraire découvert dans une crypte provoque « une flamme subite » qui brûle ses cheveux : l'événement paraît surnaturel mais le narrateur, au moment d'écrire son histoire, l'explique naturellement.

<sup>64</sup> *Cleveland*, p. 919. La ressemblance des épisodes dans *Cleveland* et *Lamekis* a attiré l'attention d'E. Leborgne puis de F. Dervieux (art. cité, p. 182).

<sup>65</sup> *Lamekis*, t. 1., 1735, p. 79-80.

invite son lecteur à admirer la façon dont Mme Riding s'accoutume à ces lieux pourtant traversés, la nuit, de « cris de (...) monstres » : c'est que la nature place toujours « à l'abri d'une colline ou d'un rocher quelque grotte, dont il [est (...) facile] de boucher l'ouverture »<sup>66</sup>. Prévost, comme Crébillon, entreprend de voir « l'homme tel qu'il est », pour reprendre les termes de la préface des *Égarements*, mais il considère que cette vérité n'est accessible qu'à ceux qui acceptent de s'engager dans les « vastes circuits » des profondeurs de la nature.

### Bibliographie

- Berthiaume, Pierre, « Abaquis et Nopandes, ou l'Herméneutique inversée du *Philosophe anglais* de Prévost », *Tangence*, n°72, 2003, p. 93-107.
- Bokobza-Kahan, Michèle, « Intrusions d'auteur et ingérences de personnages : la métalepse dans les romans de Bordelon et de Mouhy », *Eighteenth-century Fiction*, 16, n°4, 2004, p. 639-654.
- Brunet, Mathieu, *L'appel du monstrueux. Pensées et poétiques du désordre en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Louvain : Peeters, 2008, « Vers l'illisible : le cas du chevalier de Mouhy », p. 113-120.
- Charles Shelly, « La création savante du vraisemblable dans le *Pour et contre* », *Cahiers de l'association internationale des études françaises*, mai 1994, n°46, p. 371-385.
- Chouillet Jacques, « La caverne, ses habitants et ses songes : de Platon à Prévost et au-delà », *CPE*, n°1, 1984, p. 59-72.
- Citton, Yves, « Inspiration et renoncement dans *Lamekis* », *Le Chevalier de Mouhy, bagarre et bigarrure*, dir. J. Herman, K. Peeters et P. Pelckmans, Amsterdam, Rodopi, 2010, p. 153-168.
- Dervieux, Françoise, « Les trois derniers livres de *Lamekis* : un travestissement burlesque de *Cleveland* ? », *Le Chevalier de Mouhy, bagarre et bigarrure, op. cit.*, p. 181-196.
- Ellenberger, François, *A l'aube de la géologie moderne : Henri Gautier (1660-1737)*, Paris, Muséum national d'Histoire naturelle, s. d. (« Histoire et Nature », n°7, 1975, et 9-10, 1976-1977). « Le dilemme des montagnes au XVIII<sup>e</sup> siècle : vers une réhabilitation des diluvianistes ? » (*Travaux du comité français d'histoire de la géologie*, t. II, 1977), en ligne sur [www.annales.org](http://www.annales.org). *Histoire de la Géologie. T 2. La grande éclosion et ses prémices 1660-1810*, Technique et Documentation, Lavoisier, Paris, 1994. « GÉOLOGIE - Histoire », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 9 mai 2016. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/geologie-histoire-des-sciences-de-la-terre>
- Ferrand, Nathalie, « De l'érudition au fantastique dans la série des fictions égyptiennes au XVIII<sup>e</sup> siècle : la parodie de *Sethos* (1731) par *Lamekis* (1735-1739) », dans *Séries parodiques au siècle des Lumières*, dir. S. Menant et D. Quero, PUPS, 2005, p. 349-367.
- Fitting, Peter, *Subterranean Worlds : a critical anthology*, chap. 3, « *Lamekis* », Wesleyan University Press, 2004, p. 29-36. « Imagination, Textual Play and the Fantastic in Mouhy's *Lamekis* », *Eighteenth-century Fiction*, vol. 5, n°4, 1993, p. 311-329.
- Fougère, Éric, « Le monde en creux. Représentation romanesque de l'espace souterrain aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles », dans *L'Imaginaire du souterrain*, dir. A. Gaillard, L'Harmattan, Paris, 1997, p. 155-164.
- Giraud, Yves, « Monstres et merveilles au centre de la terre : les fantasmes fantastiques du chevalier de Mouhy », *Studi di Letteratura francese*, 13, 1987, p. 45-60.
- Gohau, Gabriel, *Les Sciences de la terre aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles : Naissance de la géologie*, Paris, Albin Michel, 2014.

---

<sup>66</sup> *Cleveland*, p. 919.

- Granderoute, Robert, « Fiction et philosophie dans *Setbos* », dans *Le Roman des années trente : la génération de Prévost et de Marivaux*, dir. A. Rivara et A. McKenna, PU, Saint-Étienne, 1998, p. 77-86.
- Halleux, Robert, « La littérature géologique de 1500 à 1660 dans son contexte européen », *Revue d'Histoire des sciences*, 35, n°2, 1982, p. 111-130.
- Larrère, Catherine, « Catastrophe ou révolution : les catastrophes naturelles ont-elles une histoire ? », dans *L'Invention de la catastrophe au XVIII<sup>e</sup> siècle : du châtement divin au désastre naturel*, dir. A.-M. Mercier-Faivre et C. Thomas, Paris, Droz, 2008, p. 133-152.
- Leborgne, Erik, *Figures de l'imaginaire dans le Cleveland de Prévost*, Paris, Desjonquères, 2006.
- Martin, Christophe, *Espaces du féminin dans le roman français du XVIII<sup>e</sup> siècle*, SVEC, Oxford, 2004, p. 146-156 (« Espace souterrain : grottes, cavernes, antres, caveaux »). « La nature dévoilée (de Fontenelle à Rousseau) », *Dix-huitième siècle*, n°45, 2013, p. 79-95.
- Peeters, Kris, « Une poétique de l'extraordinaire », dans *Prévost et le récit bref*, dir. J. Herman et P. Pelckmans, CRIN, 46, 2006, p. 39-55.
- Philippon, Jean, « Lamekis. Un roman « égyptien » du XVIII<sup>e</sup> siècle », dans *La Fuite en Égypte*, dir. J.-C. Vatin, *La fuite en Égypte : Supplément aux voyages européens en Orient*. Nouvelle édition [en ligne]. Le Caire : CEDEJ - Égypte/Soudan, 1989, p. 51-74.
- Principato, Aurelio, « La caverne de *Cleveland* », *CAIEF*, n°46, 1994, p. 297-311.
- Racault, Jean-Michel, « Les parcours utopiques de *Cleveland* ou l'utopie désenchantée », in *L'utopie narrative en France et en Angleterre 1675-1761*, SVEC, n° 280, 1991, p. 601-659. « L'Égypte romanesque au début du XVIII<sup>e</sup> siècle », dans *L'Égypte imaginaire de la Renaissance à Champollion*, dir. C. Grell, PUPS, 2001, p. 59-78. *Nulle part et ses environs. Voyage aux confins de l'utopie*, Paris, PUPS, 2003.
- Rivara, Annie, « Un écrivain caméléon, chevalier inexistant ou figure d'"auteur" hardie ? Lecture et création chez le chevalier de Mouhy », *Le Chevalier de Mouhy, bagarre et bigarrure, op. cit.*, p. 7-24.
- Roger, Jacques, « La théorie de la Terre au XVII<sup>e</sup> siècle », *Revue d'histoire des sciences*, tome 26, n°1, 1973, p. 23-48.
- Seguin, Maria Susana, *Science et religion dans la pensée française du XVIII<sup>e</sup> siècle : le mythe du déluge universel*, Paris, Champion, 2001.
- Sempère, Emmanuelle, « Du fantastique dans *Lamékis* ou les souterrains de la raison », *Le Chevalier de Mouhy, bagarre et bigarrure, op. cit.*, p. 169-180.
- Sgard, Jean, *Le Pour et contre : introduction, tables et index*, Paris, Nizet, 1969. Prévost romancier, Corti, 1989. *L'abbé Prévost. Labyrinthes de la mémoire*, PUF, 1986. *Vingt études sur Prévost d'Exiles*, Grenoble, ELLUG, 1995. *Vie de Prévost*, Presses université Laval, 2006. « Prévost et les monstres », *Nottingham French Studies*, 2009 48 : 3, p. 32-40. « Une image de Prévost : Marc-Aurèle aux portes du tombeau », *RHLF*, 1968.